

Allocution de la Protectrice du citoyen et Commissaire à l'information,
M^{me} Emily O'Reilly, à la Conférence annuelle de l'Institut Céifin, le 3 novembre 2004

« *Imaginez l'avenir – point de vue irlandais* »

Introduction

Je vous remercie chaleureusement de m'avoir invitée pour prendre la parole sur un thème assez intimidant : « Imaginez l'avenir ». Je suis très heureuse d'être en compagnie de conférenciers aussi éminents et – je l'espère – influents, et je saisis l'occasion de féliciter l'Institut Céifin pour l'œuvre très utile que ses fondateurs ont accomplie, avec d'autres, depuis sa création.

Lorsque j'ai commencé à réfléchir à ce thème, je me suis transportée, non pas dans l'avenir, mais plutôt dans le passé, disons il y a vingt ans, en 1984, une époque qui pour beaucoup d'entre nous n'est pas si reculée, une époque à laquelle la plupart d'entre nous avions déjà bien entamé notre vie adulte.

Imaginez que vous ayez invité à l'époque un conférencier, moi-même ou quelqu'un d'autre, à réfléchir sur ce que notre pays pourrait rêver de devenir en l'an 2004. Je crois que j'aurais dit quelque chose comme ceci :

Imaginez une Irlande où rares sont les jeunes qui s'estiment obligés d'émigrer. Imaginez une Irlande où ce sont plutôt les immigrants qui arrivent sur nos rivages, en demandant notre permission de vivre ici, d'y travailler et d'y élever leurs familles. Imaginez une Irlande où règne presque le plein emploi, et où ce sont surtout des travailleurs étrangers pauvres qui font les travaux durs, sales et mal payés, le genre de travaux que NOUS faisons jadis en Grande-Bretagne et en Amérique. Imaginez une Irlande où la majorité des habitants possèdent un téléviseur, une chaîne stéréo, un réfrigérateur, un four à micro-ondes, une voiture, le chauffage central, des fenêtres à double vitrage, un téléphone cellulaire et assez d'argent pour des partir en vacances en famille ET en congé de mars.

Imaginez une Irlande où un couple ou un conjoint malheureux peut quitter dignement le mariage grâce à un divorce sans égard à la responsabilité. Imaginez une Irlande où les moyens de contraception sont librement disponibles à tous sans qu'il soit posé de question. Imaginez une Irlande où être parent seul n'est plus une honte ou presque. Imaginez une Irlande où une femme est présidente, ou encore mieux, où deux femmes se succèdent à la présidence. Imaginez une vice-première ministre investie de réels pouvoirs. Imaginez deux femmes juges de la Cour suprême, une ministre de l'Agriculture, une Protectrice du citoyen, une secrétaire générale d'un ministère, une directrice adjointe de la police nationale, une rédactrice en chef du Irish Times, où les lettres à la rédaction commencent désormais par « Madame ». Imaginez une Irlande où le pouvoir universel et absolu de l'Église catholique a pratiquement disparu. Imaginez des écoles et des hôpitaux dirigés presque exclusivement par des laïcs, imaginez la transformation des vastes couvents et séminaires et maisons pour filles-mères et écoles d'application en immeubles locatifs et en garages et en tronçons d'autoroute. Imaginez Martin McGuinness ministre de l'Éducation de l'Irlande du Nord. Imaginez un groupe de députés du Sinn Fein à Leinster House. Imaginez Ian Paisley à Dublin en pourparlers avec un premier ministre irlandais. Imaginez tout un choix de café. Imaginez de grands lattes au lait écrémé, et de petits express concentrés, et des cappuccinos saupoudrés de cacao et des américanos aromatisés, tous préparés par des baristas spécialement formés et servis dans de grands gobelets en polystyrène avec des couvercles spéciaux dotés d'un bec verseur. Imaginez Top Shop et Marks and Spencers et Zara et Dorothy Perkins et Miss Selfridges et Next et Tesco et des magasins ouverts le dimanche et des magasins ouverts 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. Imaginez des listes d'attente pour les sacs à main Hermes et les crèmes pour les yeux. Imaginez un deuxième étage consacré à la mode chez Brown Thomas. Imaginez le chemin de ceinture de Kildare, et le chemin de ceinture de Drogheda, et le chemin de ceinture d'Athlone, et le rétablissement des lignes de tramway à Dublin, et les voies pour les autobus et les voyages par avion hyper bon marché et de grandes voitures avec des lecteurs de DVD au plafond et des glaces qui montent et descendent quand on le leur demande. Imaginez la fin de l'épidémie des sacs en plastique.

Imaginez des aéroports sans fumée et des gares routières sans fumée et des magasins et bureaux sans fumée. Imaginez, mesdames et messieurs, des pubs sans fumée. En Irlande.

Imaginez tout cela. Et imaginez ce que vous, mon auditoire, auriez répondu. Vous auriez dit : Emily, ce serait le paradis. Eh bien, mesdames et messieurs, bienvenue au paradis.

Nous voici, vingt ans plus tard, dans le paradis que nous aurions pu imaginer à la conférence de l'Institut Céifin en 1984. Et je me demande : pourquoi nous plaignons-nous toujours? Pourquoi, après ce bouleversement de la vie publique et privée, dans un sens que bon nombre de citoyens sérieux et engagés souhaitaient, restons-nous énormément troublés devant la nature de notre société irlandaise et devant ce que nous sommes devenus?

Supposons que c'était Dieu que nous avons supplié de nous donner tout cela, mis à part peut-être les changements qui concernent l'Eglise. Comment Dieu réagirait-il maintenant, après nous avoir donné une véritable hotte du père Noël pleine de cadeaux, en voyant que nous ne sommes toujours pas heureux? Nous connaissons tous le vieux proverbe chinois : Prenez garde à ce que vous souhaitez. Nous savons que les prières exaucées peuvent receler un poison. Ceci explique en partie notre situation. Notre réalité d'aujourd'hui est également due à la loi fondamentale de la physique qui veut que chaque action appelle une réaction égale et opposée, ou peut-être plus exactement une réaction inattendue. Une autre raison encore est que la tyrannie de la pauvreté et de l'oppression, quoique relative dans le cas de l'Irlande, a été supplantée par la tyrannie ultramoderne de la richesse et de la liberté. Une quatrième raison est attribuable à notre compréhension encore incomplète de la nature humaine.

Quiconque parmi nous a un semblant de sensibilité est repoussé par le vulgaire carnaval que l'Irlande moderne est devenue : l'ivrognerie généralisée et incontrôlée, la violence brutale et irraisonnée qui infeste jusqu'à nos plus petits villages, l'incontinence du langage grossier qui s'étale sans respect du lieu ou de la société, l'étalage obscène de la richesse obscène, l'aviissement de notre vie civique, le mépris croissant des riches pour les pauvres, la fragmentation de notre vie communautaire, l'adulation quasi religieuse des célébrités, trop souvent remplacée bientôt par l'acharnement haineux à attaquer et à détruire ce que l'on hissait sur le piédestal la semaine d'avant, la création de la « télé réalité », plus destructrice dans sa dissection cynique de la valeur et de l'émerveillement de l'âme humaine que tout ce que George Orwell aurait pu imaginer.

Mais, protesterons-nous, ce n'était pas censé finir ainsi. Le divorce devait être le recours des conjoints profondément malheureux, non pas de ceux qui s'ennuient légèrement; l'ivrognerie devait rester le fait des exclus et des marginaux, non pas celui des garçons et des filles qui ont des voitures et des carrières et plus d'espoirs dans la vie que leurs grands-mères n'auraient pu imaginer.

Avoir plus de voitures devait nous aider à circuler, non pas nous obliger à faire la queue tout en écoutant du début jusqu'à la fin d'une émission à la radio de deux heures, justement conçue pour meubler les déplacements quotidiens, en attendant notre tour à une sortie d'autoroute, laquelle autoroute, soit dit en passant, devait AUSSI nous aider à circuler. Les chemins de ceinture étaient censés éliminer les embouteillages, et non pas les repousser jusqu'à la prochaine ville non encore dotée d'une telle ceinture. Personne ne prévoyait que Portlaoise deviendrait un faubourg de West Dublin.

La possibilité de faire ses courses le dimanche devait aider les travailleurs très occupés, non pas devenir une nouvelle religion. Nous ne savons toujours pas au juste pourquoi nous pensions qu'il était nécessaire de pouvoir magasiner 24 heures sur 24, mais nous n'arrivons pas à surmonter ce sentiment légèrement déprimant que nous éprouvons chaque fois que nous pensons à des magasins éclairés à trois heures du matin, et surtout aux gens qui doivent y travailler.

Oui, bien sûr, nous avons voulu réduire le pouvoir de l'Église, mais cela ne veut pas dire que nous voulions vider les églises, ou réduire les séminaires et les couvents à des curiosités qui enjolivent le voisinage dans les annonces immobilières. Bien sûr, les religieuses avaient

leurs défauts, mais il serait bien qu'il en reste quelques-unes pour expliquer à nos filles les dangers des micro minijupes et des débardeurs qui découvrent un nombril percé, ou encore pour terroriser un consultant hospitalier par trop arrogant d'un frémissement menaçant de corsette. Et même si nous sommes ravis de devoir relever le défi de choisir entre 179 sortes de café le matin, nous n'avions pas prévu que Bewleys disparaîtrait.

Permettez-moi d'apporter un éclaircissement tout de suite. Je ne suis pas une femme d'âge mûr qui regrette l'âge d'or d'autrefois. Ou peut-être devrais-je dire que je ne suis pas SEULEMENT une femme d'âge mûr qui regrette l'âge d'or d'autrefois. Bien sûr, le Financial Services Centre de Dublin est un peu trop bien pourvu au niveau des grands lattes au lait écrémé, mais il s'agit tout de même d'une amélioration énorme par rapport à ce qu'il y avait avant sur ceci, c'est-à-dire le quartier misérable des taudis de Sheriff Street.

La vie des Irlandaises a été transformée incommensurablement depuis vingt ans; nos enfants ont des débouchés inimaginables il y a deux décennies; des luxes autrefois abordables uniquement pour les riches sont désormais à la portée des masses; de bonnes décisions politiques ont rompu le cycle de la pauvreté pour de nombreuses familles; la chape de plomb de l'Église catholique a été levée et nous pouvons au moins nous voir dans notre nouvelle nudité spirituelle, et profiter d'occasions comme celle-ci pour nous demander ce que nous sommes devenus et ce que nous voulons devenir.

Et nous sommes devenus, me semble-t-il, des participants dans ce que nous aurions appelé, pendant mon adolescence, une boume, mais à une échelle massive. Libérés des menottes de l'observance religieuse de masse, nous participons à une orgie dionysiaque, nous éprouvons les limites de ce que nous appelons la liberté. D'où la consommation sidérante d'alcool, l'étalage enfantin des hélicoptères et des utilitaires sportifs et des salles de cinéma privées, le culte des sacs à main et des chaussures à talons hauts, l'incapacité de certains à faire un don charitable sans un photographe pour immortaliser l'événement, le remplacement des maladies d'enfance de la misère comme les oreillons et la coqueluche par l'obésité et le diabète des trop bien nourris.

Alors qui sommes-nous, que sommes-nous en réalité? Étions-nous vraiment nous-mêmes lorsque nous avions des mœurs sobres, que nous recevions chaque jour la communion, que nous assistions massivement à la messe, que nous donnions discrètement aux œuvres, et que nous nous lancions avec énergie dans le travail bénévole; ou bien notre véritable nature se révèle-t-elle aujourd'hui tandis que nous nous abandonnons aux dérives que je viens de décrire, ou du moins que nous en sommes les spectateurs envieux?

La rapidité avec laquelle nous avons abandonné une grande partie de nos pratiques religieuses, en particulier, peut-elle nous laisser soupçonner que notre société n'était pas tant spirituelle que lâche, intimidée par le pouvoir de l'Église, observant ce que nous observions par crainte plutôt que par foi? À court et à moyen terme, notre défi consiste, à mon humble avis, à décider comment prendre et accepter cette société nouvellement laïque et à y injecter un système de valeurs qui conserve le meilleur de ce que nous avons jeté et en rejette le pire. Nous devons patauger au fond de la baignoire nationale et récupérer le bébé que nous avons failli jeter avec l'eau du bain. C'est un défi égal à celui que soulevait il y a quelques années un commentateur hyper-libéral qui observait, perplexe, que lui et beaucoup de ses collègues avaient passé des années à tenter de débarrasser le champ irlandais des roches dures du catholicisme intégriste. Ceci, notait-il, venait d'être fait, mais il ne restait qu'un terrain vide, stérile et aride. Que devons-nous faire à présent, se demandait-il?

Réimaginons donc l'Irlande. Prenons pour acquis que notre économie va continuer de bien se comporter pendant au moins quelques années. Prenons pour acquis que nous avons assez de boutiques et de baristas et de tonalités de téléphones portables et de fournisseurs d'injections de botox. Imaginons plutôt ce qui fait de nous de véritables êtres humains, ce qui nous rend « heureux », et ce que la recherche du bonheur doit appeler. Imaginons-nous fondamentalement sur notre lit de mort, obligés comme à aucun autre moment d'examiner notre âme et la vie que nous avons menée. J'ai un ami qui se plaît à dire que pour mener une bonne vie, nous devons imaginer ce que nous voudrions ce que l'on dise de nous à nos funérailles. Il a d'ailleurs une petite liste, qui comprend : nous avons bien pris soin de notre

famille; nous avons renoncé à une partie de notre ambition personnelle au profit de ceux qui nous entourent; nous avons contribué au travail si nous travaillons hors du foyer; nous avons contribué à la communauté; et un enfant au moins vit mieux parce qu'il nous a connu.

La plupart d'entre vous seraient d'accord avec ces principes, mais est-ce que ce sont là nécessairement les valeurs que nos enfants absorbent dans l'éther social, éducatif, culturel et politique qui les environne? Plus nous nous enrichissons, et plus notre esprit collectif s'asphyxie au fur et à mesure que la coque vide de notre humanité devient plus somptueuse. Examinons ce que recouvre la recherche du bonheur. Nous qui avons grandi dans les années 1960 et 1970 et qui nous avons fréquenté des écoles catholiques, nous avons grandi avec l'idée que le bonheur n'est pas une chose à laquelle on peut prétendre dans cette vie. Avec la disparition de cette façon de penser, et l'augmentation massive de la richesse personnelle qui a coïncidé avec cette évolution, nous nageons à présent dans l'idée que non seulement le bonheur est-il réalisable de ce côté-ci du paradis, mais encore que plus on a de l'argent, plus on peut acheter de fringues du bonheur. D'où les grosses voitures, les jets privés, les chaussures de Manolo Blahnik, la chirurgie cosmétique, le botox et tutti quanti. Ce que nous ne semblons pas avoir compris, collectivement, c'est que le bonheur est aussi aléatoire que la chance, aussi éphémère que la poussière d'étoile, aussi susceptible d'être accordé à un enfant assis au bord du caniveau à Calcutta qu'à une étoile d'Hollywood se pavanant sur le tapis rouge le soir des Oscars.

L'argent ne peut acheter le bonheur, mais si c'est tellement vrai, pourquoi notre société irlandaise moderne refuse-t-elle obstinément d'accepter cette vérité? Si vous avez lu le Sunday Times de la fin de semaine dernière, vous auriez eu une idée du phénomène de l'excès en lisant l'article en première page où une commerçante de Dublin exultait en racontant que sa boutique avait à présent une liste d'attente de 500 femmes qui recherchaient toutes un sac à main se vendant à plus de 5 000 euros. « C'est merveilleux, déclarait la boutiquière, pour le pays ». Imaginez cela dans votre nécrologie : « Ci-gît M^{me} X, cinquième sur la liste pour un sac Birkin, et furieuse de n'avoir pas été en première place ».

Permettez-moi de vous lire quelques observations d'un homme merveilleux, un homme qui, dans l'hiver de sa vie, réfléchit réellement à son existence et à ce qu'elle lui a appris et à ce qu'il veut transmettre à quiconque qui veut bien l'écouter. Il s'agit de John Mortimer, le créateur du personnage de l'avocat Rumpole. On trouve ce passage suivant dans son nouveau livre « Where there's a will ».

« J'écris ceci à un beau moment de l'année. Les hêtres sont couverts de nouvelles feuilles vertes. Nous allons déjeuner au jardin pour fêter un anniversaire. Mes petits-enfants vont jouer dans les creux de la forêt, dans les anciennes carrières de silex, aujourd'hui boisées de vieux arbres nobles, dans les recoins mystérieux où j'ai joué moi aussi étant enfant. Les jonquilles sont en fleurs et les chiens y gambaderont. Il y a toutes les raisons d'être heureux, mais ce moment est triste aussi. Combien d'anniversaires y aura-t-il encore? Il est bien triste que ma mère n'ait jamais vu grandir Rosie et Emily, mes filles. Même si le poète Shelley avait raison d'écrire que notre rire le plus sincère est ombré de tristesse, c'est la tristesse, dans un sens, qui complète le bonheur.

Je me rappelle l'histoire d'un pêcheur passionné, qui s'endormit et se trouva en rêve, par un beau temps parfait, pêchant dans un ruisseau limpide. Chaque fois qu'il lançait l'hameçon, il prenait un superbe saumon. Après une douzaine de fois, il demanda à son guide où il se trouvait : peut-être était-il au paradis? Non, s'entendit-il répondre, en enfer. Le bonheur trop souvent ou trop régulièrement répété devient désespoir. Nous nous rapprochons peut-être ici de ce que représente le bonheur pour moi. Le bonheur est une conséquence inattendue. Si on le recherche délibérément, désespérément, il est insaisissable et souvent trompeur, comme une oasis à l'horizon ».

Telles sont donc les valeurs de John Mortimer vers la fin de sa vie : malgré sa célébrité, malgré les souvenirs de sa brillante carrière d'avocat et de romancier, malgré sa richesse, malgré tous ses avantages matériels, ce sont les joies simples de son jardin, de ses enfants et de ses petits-enfants, des rites de la vie, qui s'épanchent dans les derniers chapitres de son livre comme dans ceux de sa vie. Dans ce livre, Mortimer nous relate également bon

nombre des moments de clarté qu'il a vécus, des moments où il a appris des leçons qui l'ont guidé jusqu'à l'état mélancolique mais en définitive épanoui dans lequel il se trouve à présent.

Ces moments de clarté, nous en avons tous; le plus délicat consiste à les reconnaître et à nous en servir. Au niveau national, il s'agit de prier pour un moment de clarté nationale qui nous ouvrira une perspective sur la vie et sur la manière de la vivre qui ne se limite pas à une course entre les centres commerciaux.

J'en ai eu plusieurs, de ces moments de clarté, dont je n'ai pas toujours tiré les conséquences, mais dont j'aimerais vous livrer quelques-uns. Les choses me sont apparues clairement lorsque je me suis trouvée, avec deux de mes filles, à genoux devant une étagère de démaquillants de deux mètres de longueur dans l'immense nouveau magasin Tesco's à North Dublin, paralysées devant l'idole du choix commercial.

Les choses me sont également apparues clairement lorsque, prise par ma vie professionnelle le mois dernier, je n'ai pas remarqué une petite note dans la fenêtre de la classe de maternelle de ma cadette, annonçant le concours de chapeaux de l'Halloween. C'est pourquoi la petite était allée à l'école le jour du concours, coiffée d'un turban de papier journal noué hâtivement autour de sa tête, alors que les mères moins étourdies avaient rivalisé avec les plus grands chapeliers pour coiffer leur progéniture.

La petite Ella, brave enfant, n'a même pas remarqué son déshonneur et a tenu sa place dans le défilé des chapeaux comme la défunte Reine-Mère aux courses d'Ascot. Je n'aurais jamais pu imiter l'échafaudage de trois pieds de haut inspiré par Le Chat dans le chapeau qu'une des autres mères avait réalisé, mais j'avais malgré tout manqué la joie, que je n'aurai plus jamais, de m'asseoir par terre avec ma petite et d'imaginer et de tenter de confectionner un beau chapeau. Tant pis pour moi. J'ai appris ma leçon.

Mais ce sont là des anecdotes personnelles. Quelles sont les découvertes que nous pouvons imaginer aujourd'hui pour notre pays, et comment pouvons-nous y parvenir pendant que nous en avons encore la vigueur et qu'il ne soit trop tard pour y penser?

Il serait bien que nous prenions conscience du vide des nouvelles religions du sexe et de l'alcool et du shopping et que nous revenions tout doucement à l'église. Peut-être ne serait-il même pas nécessaire de croire, mais juste de nous rappeler quelques-unes des vérités universelles sur la charité, la bonté, la manière de bien vivre, qui sont toutes contenues dans les enseignements des grandes religions. Il serait bon de recouvrer le sens magique du rituel, de l'année ponctuée par des rites et non pas la succession ininterrompue et sans joie des jours de semaine indifférents. Il serait bon de pouvoir finir l'été avant que n'apparaissent les étalages de Noël.

Il serait bon de nous intégrer dans la vie de notre communauté, de réveiller notre sentiment de ce que nous pouvons contribuer, et aussi de ce que nous pouvons recevoir, du prix qu'il y a à sentir que l'on appartient, à sentir que l'on est engagé dans quelque chose de plus fort que soi-même.

Il serait bon de discipliner nos enfants en nous disciplinant nous-mêmes, de prendre conscience du risque de nous blaser, de satisfaire trop vite et trop amplement nos besoins, de devenir trop cyniques, trop lucides en imposant des points de vue adultes déformés de ce que constitue le bonheur, il serait bon aussi de nous rendre compte que les nouveaux pauvres ne sont pas ceux qui n'ont pas de lecteur de DVD ni la toute dernière Play Station, ni de téléphone mobile du dernier cri ni de cinémas privés ou ni de sacs Fendi, mais ceux, peut-être, qui les ont et qui les ont eus sans le moindre effort personnel, chaque désir et chaque attente exaucés sans effort, sans le temps de rêver, sans connaître cette joie toute spéciale que procure le fait de retarder l'assouvissement du désir.

Notre pays doit aussi, revenu de sa passion pour les forces du marché et les produits de consommation, recommencer à prononcer le mot que l'on ose de moins en moins prononcer dans cette société énergique, vantarde, mâle dans son arrogance : la pauvreté. Elle existe toujours, au sens littéral, c'est-à-dire au sens des gens et des familles qui subsistent en

mangeant du pain et des pommes frites assaisonnées de malheur et de soucis, leur sentiment d'isolement et d'insuffisance encore avivé par la richesse et l'aisance acquises apparemment sans effort par ceux qui les entourent. Il y a vingt ans, la pauvreté était tout aussi cruelle, mais peut-être était-elle rendue plus supportable par le fait que notre société acceptait qu'elle faisait partie de notre réalité. À présent, le mot de « perdant » dans toutes les bouches rajoute la douleur psychologique à la douleur littérale d'être pauvre.

La pauvreté existe également au sens spirituel auquel j'ai déjà fait allusion. Elle existe parce que nous n'avons pas encore pu imaginer un pays riche qui cherche à faire plus qu'à satisfaire des besoins dont nous n'étions pas conscients jusqu'à ce que les multinationales les créent pour nous. Nos débats politiques tournent trop souvent autour des personnalités, le grand débat culturel porte actuellement sur l'emplacement d'un théâtre plutôt que sur le rôle de l'art dramatique et de la musique et de la poésie dans la lutte contre la pauvreté d'esprit que j'ai évoquée. Peut-être pourrions-nous beaucoup améliorer notre vie civile en faisant passer des morceaux de Mozart dans les systèmes de sonorisation de nos écoles primaires, en enseignant aux adolescents marginalisés à jouer un instrument, en plaçant l'art au cœur de notre vie et de notre esprit, plutôt qu'en en faisant un luxe accessible seulement à la minorité. Parlons donc de cela et ne nous inquiétons pas de l'endroit où l'on reconstruira le théâtre Abbey.

Il y a aussi la pauvreté morale. Nous avons créé à une vitesse vertigineuse une société dans laquelle nous sommes de plus en plus neutres dans nos jugements sur toute sorte de comportements qui sont objectivement nuisibles : l'infidélité, l'abandon des familles, la brutalité dans les sports, l'activité sexuelle des adolescents. Étrangement, ceux qui s'adonnent à ces comportements sont plus susceptibles d'être félicités que d'être condamnés. Assommez quelqu'un d'un coup de poing en public, grillez-vous le cerveau aux stupéfiants, et vous avez plus de chances de paraître dans une émission de variétés que sur le banc des accusés.

Une jeune star de la musique pop vient à Dublin et donne un spectacle parfaitement explicite sexuellement devant un théâtre plein de préadolescents, qui incroyablement y ont été amenés par leurs parents. Un commentateur avait décrit de tels spectacles comme la banalisation de l'imagination pornographique. Ce qui était autrefois discrètement caché est aujourd'hui étalé au grand jour.

Bien sûr, en me relisant, je me rends compte que presque rien de ce que je viens de décrire n'est nouveau. Les riches sont souvent vulgaires et enclins à étaler ce qu'ils ont accumulé. C'était aussi vrai il y a des siècles que ce l'est aujourd'hui. La tolérance pour toutes sortes de comportements est plus ou moins grande selon les normes de la société, le rôle des Églises, le contexte historique et une multitude d'autres facteurs. Il y aura vraisemblablement toujours des pauvres, et la cupidité humaine triomphera, comme le cours en bourse d'une entreprise douteuse, lorsque les vertus supérieures n'ont plus la cote.

Alors pourquoi même en parler? Pourquoi ne pas attendre le reflux de la marée, pourquoi ne pas arrêter de nous casser la tête sur les murs de briques de la complaisance et de l'autosatisfaction massive qui nous emprisonnent? La réponse réside dans ce que je me suis efforcée d'approfondir un peu depuis vingt minutes, notre humanité, la croyance que les gens veulent parfois mieux faire, être meilleurs, penser à quelqu'un d'autre qu'eux-mêmes. L'espoir profondément ressenti que nos enfants vivront mieux que nous, et – dans le contexte de cette clinquante nouvelle Irlande enrichie – l'espoir que cette vie meilleure résidera non pas dans l'accumulation des biens matériels, mais dans la compréhension du sens réel d'une vie riche, d'une vie où les plaisirs de l'amour, de l'amitié, de la lecture, de l'art, du partage de ses dons, de la recherche d'une compréhension toujours plus profonde des mystères, des beautés et mêmes des laideurs qui nous environnent, sont tout ce qui compte vraiment.

Dans le contexte de ce dont John Pilger pourra parler, plusieurs de ces problèmes de notre époque peuvent paraître bien mineurs, le revers inesthétique d'un mode de vie occidental vulgaire et décadent, et mes observations pourront ressembler aux protestations hypocrites de ceux qui bénéficient de cette décadence. Mais la manière dont nous vivons collectivement, dont nous nous traitons les uns les autres et en particulier la manière dont

nous traitons les plus vulnérables parmi nous a un effet plus puissant sur nos relations avec d'autres cultures, avec d'autres pays, sur notre politique étrangère, notre politique d'aide internationale, sur tous les domaines où nous entrons en rapport avec les pays qui nous lancent un appel à l'aide.

Le repli sur nous-mêmes, la recherche inlassable des biens matériels durcissent nos cœurs, et nous rendent sourds à ceux qui ont besoin de partager nos dons. Ceci peut se produire au niveau personnel ou encore au niveau national. Mais de la même façon, ces moments de clarté personnels peuvent aussi commencer à avoir un impact sur tout un pays, et nous devrions être tout aussi conscients de cette remontée du particulier au général que de l'effet inverse, de l'impact des actions individuelles de masse, des décisions individuelles de masse, de renouveler notre engagement, de redécouvrir le spirituel, de nous redécouvrir les uns les autres et d'examiner et d'assumer la vérité de ce qui nous rend pleinement humains.

Hier soir, ma petite, celle qui arborait si fièrement l'autre jour son chapeau en papier journal, fredonnait un refrain d'une chansonnette qui peut paraître mièvre dans ce groupe d'adultes, mais qui me paraît malgré tout évocatrice. Elle chantait : « Dans ce monde de noirceur, nous pouvons tous faire la lumière, chacun dans notre petit coin ».

Je me garde bien d'imaginer quoi que ce soit de concret pour les vingt prochaines années. Les prévisions surabondent déjà. Qu'il me soit permis d'imaginer plutôt l'avènement d'un discours nouveau, où un espace protégé est créé une fois de plus pour parler des valeurs, du spirituel, où la classe politique trouve le courage de lever même furtivement son regard des questions purement économiques pour s'intéresser plutôt à ce qui compte vraiment, à ce dont les gens qu'elle sert ont besoin pour vivre une vie pleine et généreuse, à part les dégrèvements fiscaux, les routes à péage, et les aéroports. Imaginons que l'esprit de Céfin est désormais l'esprit dominant, imaginons rien de moins que la décentralisation de l'âme nationale de Dublin à Ennis.